

BERNARD-HENRI LÉVY, LA FICTION, SA VISION DU MONDE ET SON EGO

N'est pas Garcia Marquez qui veut! Dans sa terrifiante enquête romancée sur la mort du journaliste américain Daniel Pearl, le philosophe français agace par sa manière de tout ramener à lui. Par Luis Lema



S. L. / G. L. / P. / V. S.

BHL ne nous épargne rien de ses doutes ni de ses convictions.

→
17.05.2003
Le temps

BERNARD-HENRI LÉVY

Qui a tué Daniel Pearl?

Grasset, 538 p.

Un précédent célèbre vient immédiatement à l'esprit. Pendant trois ans, Gabriel Garcia Marquez avait mis son écoute et ses talents de conteur au service d'otages kidnappés par les trafiquants de drogue colombiens. Au terme d'une enquête romanesque, il en était sorti un témoignage cru, fort, plus poignant que cent reportages journalistiques réunis (*Journal d'un enlèvement*, Grasset 1997). Loin de l'étouffer, la littérature avait servi à révéler la réalité. Mieux, à l'exalter.

Bernard-Henri Lévy s'attaque aujourd'hui à un autre enlèvement sordide. Celui du journaliste américain Daniel Pearl, détenu l'année dernière par des islamistes au Pakistan, avant d'être sauvagement exécuté. Son récit est aussi fouillé, aussi terrifiant que celui de Garcia Marquez. Mais ici, la fiction est avant tout utilisée pour propager une vision du monde et satisfaire un ego. L'admiration, du coup, cède souvent le pas à une certaine perplexité, voire à un agacement irrépressible.

Pour mener à bien son «romanquête», BHL met d'entrée cartes sur table. Il va «remettre ses pas dans les pas de la victime». Bien plus, puisqu'il sera lui-

nême le frère, le semblable, le double de ce journaliste. De ce fait, il n'aura plus assez de qualificatifs élogieux à adresser à son propre reflet: «Citoyen de la planète; homme curieux des autres hommes; heureux du monde,

ami des oubliés; grand vivant, solidaire des ébranlés; un détaché engagé», bien d'autres encore.

Et où le mènent ces pas? A conclure la thèse «officielle» du livre, si l'on veut. Le meurtre de Daniel Pearl n'est pas le fait d'une cellule islamiste isolée mais des services secrets pakistanais (ISI), qui auraient partie liée avec le réseau Al-Qaïda d'Oussama Ben Laden. L'essentiel de cette thèse est connu de longue date. Le 5 avril 2002, par exemple, elle était détaillée dans

le quotidien britannique *The Guardian* par un spécialiste reconnu de la question, Tariq Ali. «Qui a vraiment tué Daniel Pearl?» demandait-il déjà, un an avant le philosophe français, en répondant sans détour: «Ces groupes islamistes ne sont qu'une couverture, disait-il. Or les Etats-Unis ignorent les preuves d'une manipulation des services secrets.»

Pour être connue, cette version d'un «crime d'Etat» n'en reste pas moins effrayante. Et ce,

d'autant plus que BHL émet quant à lui l'hypothèse selon laquelle, dans ce jeu de complicités secrètes, l'arsenal nucléaire pakistanais jouerait aussi sa part. Lorsque l'on sait en quoi les proches de Ben Laden sont capables de convertir un avion de ligne, on frémit en imaginant l'usage qu'ils pourraient faire d'une bombe atomique.

Au-delà de cet enjeu, reste cependant la méthode même de ce «romanquête», tout à la fois roman et enquête, mais ni vrai-

merit l'un ni tout à fait l'autre. Comme il nous prévient lui-même, BHL ne nous épargnera rien de ses doutes, de ses convictions, en un mot de sa vision du monde, qui finit par se transformer: en une sorte de «thèse parallèle» du livre. Pendant des pages, il nous infligera par exemple l'obsession des tortionnaires à faire avouer à Pearl qu'il est juif. Plus tard, cette illumination romanesque s'avérera pourtant à côté de la plaque, et sera catégoriquement démentie par les propres parents du journaliste. Pearl a parlé de lui-même de ses origines, pour établir une sorte de message codé pour ses proches. Mais peu importe. Ne s'agit-il pas d'une fiction?

BHL aime les musulmans, mais seulement lorsqu'ils revêtent les traits du commandant afghan Massoud, cet héritier des Lumières qu'il se plaît à idéaliser. Il se sent proche de l'islam, mais uniquement lorsque celui-ci affiche une nature tolérante, modérée, «et pour tout dire européenne», comme son ami Alija Izetbegovic, le président bosniaque. Arrivant en Inde, il respire au milieu de gens «vêtus à l'occidentale», oubliant pour un moment les musulmans cinglés du Pakistan. BHL se sent bien également en Israël, s'entretenant avec Ariel Sharon ou avec le chef de l'armée Moshe Yaalon, dans «l'atmosphère bon enfant» du Ministère de la défense de Tel-Aviv.

Surtout, Bernard-Henri Lévy, fidèle à sa réputation, semble être particulièrement à l'aise lorsqu'il est en face de lui-même. Un chapitre («Un Anglais parfait») est censé percer à jour la personnalité d'un des ravisseurs. Petit calcul irrésistible: le chapitre compte 25 paragraphes. Treize d'entre eux commencent par le mot «je». ■